

Libretto

EUGENIO CORTI

LE CHEVAL ROUGE

TOME I

Traduit de l'italien par
FRANÇOISE LANTIERI

Préface et postface de
FRANÇOIS LIVI

libretto

Titre original:
Il cavallo rosso

© 1983, Vanda Corti

© 1996, Éditions L'Âge d'Homme,
puis 2019, Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

© Libella, Paris, 2021

ISBN : 978-2-36914-813-5

Préface

Les « cas littéraires » sont nécessaires – semble-t-il – au bon fonctionnement de la société littéraire dans son ensemble : éditeurs, auteurs, critiques, médias, et, *last but not least*, public. Du moins font-ils partie de son rituel. Le monde littéraire italien n'est pas une exception, qui a régulièrement créé, au cours des dernières décennies, ses « cas ». Rappelons-en trois des plus connus, car ils ont vite franchi les frontières de la Péninsule.

Dans les années 1950, le « cas » le plus spectaculaire a sans doute été la publication du *Guépard* (1958). C'est dans la solitude que le prince Giuseppe Tomasi di Lampedusa, combattant des deux guerres, antifasciste, fin connaisseur des littératures européennes, mais étranger à l'establishment culturel italien, l'avait rédigé, en 1955-1956. Cette fresque admirable, ruisselante de pessimisme et de vérité, de la Sicile pendant l'épopée garibaldienne et dans les années qui suivent l'unification, ne trouva point grâce auprès d'Elio Vittorini, qui dirigeait alors chez Einaudi la collection « I Gettoni ». Éminence grise de la littérature italienne de

l'après-guerre, Vittorini estimait que ce roman historique arrivait avec quelque cinquante ans de retard. Tomasi di Lampedusa mourut en 1957, à l'âge de soixante ans, sans avoir vu son livre imprimé. C'est l'éditeur milanais Feltrinelli qui, suivant l'avis de Giorgio Bassani, le publiera l'année suivante. Le triomphe du *Guépard*, en Italie et dans le monde entier, fut un camouflet pour les néoréalistes et les idéologues de la « littérature engagée ».

La perspicacité d'un autre éditeur milanais, Adelphi, ne fut assurément pas étrangère, en 1974, à la naissance du « cas » Guido Morselli. Il est vrai que la fin tragique de l'écrivain, qui s'était donné la mort le 31 juillet 1973, à l'âge de soixante et un ans, se prêtait à une transformation mythique de l'homme en « écrivain maudit » et de son œuvre romanesque, décidément trop dérangeante et anticonformiste, en superbe tombeau. Si Morselli avait réussi à publier ses essais, il avait essuyé refus sur refus pour ses romans. Accepté en un premier temps, l'un de ses manuscrits fut même imprimé, sur épreuves, avant d'être rayé des programmes éditoriaux. Tous ses romans – ironiques réécritures de l'histoire, réflexions désabusées sur les institutions, le mal – paraissent donc, à partir de 1974, posthumes. Rappelons, pour mémoire, *Le Passé à venir* (1975), *Divertimento 1889* (1975), *Le Communiste* (1976), *Dissipatio H. G.* (1977).

Tous les « cas » ne sont pas liés au refus d'un manuscrit, à l'une de ces erreurs d'appréciation – vite réparées dans les deux cas évoqués – qui jalonnent inévitablement l'histoire littéraire. Au début des années 1980, le « cas » Umberto Eco marque l'éclatante entrée d'un philosophe dans le domaine romanesque, le passage – savamment préparé et accompagné par une exceptionnelle campagne publicitaire – de la sémiotique au roman. En sémiologue averti, Eco déchiffre les signes des temps : le regain d'intérêt pour le Moyen Âge,

dont une abondante production scientifique et de vulgarisation – essais, biographies romancées, etc. – ouvre les portes au tourisme de masse, l’inusable succès du roman policier, d’habiles concessions aux modes ambiantes. Bref, *Le Nom de la rose* (1980) est un produit parfaitement confectionné, qui relève autant – sinon plus – de la sociologie du goût que de la littérature. Le succès des deux autres romans confirme l’exceptionnelle aptitude d’Umberto Eco, soutenue par une culture encyclopédique, à écrire des best-sellers.

Le « cas » Eugenio Corti, l’un des plus significatifs des années 1980, est sensiblement différent : le roman *Le Cheval rouge* (1983), publié – heureusement – du vivant de l’auteur, lance un défi à la culture dominante et, contre toute attente, l’emporte. Qu’un écrivain débute comme romancier à soixante-deux ans, en publiant un livre de plus de mille pages, qui lui a coûté onze années de labeur solitaire, peut faire réfléchir aux enjeux d’une telle entreprise. Certes, les débuts tardifs – et probants – dans le roman ne sont pas exceptionnels dans la littérature italienne contemporaine : songeons à Tomasi di Lampedusa et à Gesualdo Bufalino. Pour cerner la nature du « cas » Corti, autrement plus intéressant, un détour par la biographie s’impose.

Né le 21 janvier 1921 à Besana, en Lombardie, Eugenio Corti appartient à une génération qui a connu la guerre. Il est d’abord envoyé sur le front russe. Après la capitulation de l’Italie fasciste, Corti sait quel est son devoir : il s’engage dans le Corps italien de libération qui, aux côtés de la V^e armée américaine, combat les Allemands en Italie. De son expérience de la tragique retraite de Russie, Eugenio Corti tire une chronique hallucinante : *La plupart ne reviendront pas. Journal de vingt-huit journées dans une poche sur le front russe, hiver 1942-1943*. Publié en 1947 par l’éditeur milanais Garzanti, traduit en plusieurs langues, *La plupart ne reviendront*

pas a atteint, au début des années 1990, la dixième édition. La campagne des soldats du Corps italien de libération – ces laissés-pour-compte de l’Histoire – inspire une autre chronique : *Les Derniers Soldats du roi (I poveri Cristi, 1951)*. En 1962, sa pièce *Procès et mort de Staline* est mise en scène par Diego Fabbri. Elle sera traduite, sous le manteau, en russe et en polonais.

Pendant les années 1970, dans sa « haute solitude » de Besana, Eugenio Corti travaille au *Cheval rouge*. Ce roman historique lui a demandé un travail immense : ordonner ses souvenirs, en vérifier l’exactitude, s’appuyer, pour étayer le récit des événements dont il n’a pas été le témoin oculaire, sur une documentation fiable, de première main. Le livre, dont l’épicentre se situe dans la campagne lombarde, comporte trois grands volets, aux titres empruntés à l’Apocalypse de saint Jean : « Le Cheval rouge », « Le Cheval livide », « L’Arbre de vie ». Le romancier suit l’histoire d’un groupe de jeunes gens du hameau de Nomana de 1940, date à laquelle l’Italie entre dans la Seconde Guerre mondiale, à 1974, un tournant dans la société italienne. La guerre est le premier détonateur qui diversifie les destinées individuelles. Ambrogio, Michele, se retrouvent sur le front russe. Manno est en revanche envoyé en Libye, puis en Grèce. Après la débâcle, il s’engagera dans le Corps italien de libération. Après le tournant de 1948 et l’échec du front populaire (communistes et socialistes) aux élections italiennes – dont la victoire aurait transformé l’Italie en une république socialiste –, le récit se ramifie en plusieurs directions, pour suivre l’évolution des destinées particulières, pour en déchiffrer les messages. Ce monde fourmillant de personnages, de drames, de grandioses scènes collectives – on songe en particulier à la défaite des troupes de l’Axe sur le front russe – baigne dans la complexe luminosité du vrai. Ce qui explique la multiplication

des points de vue narratifs, l'absence de catégories et de clivages définitifs entre personnages « positifs » et « négatifs », ainsi que la lumière crue, nullement convenue, qui éclaire la guerre sur le front russe, sur les autres fronts, la résistance dans le nord de l'Italie – les rivalités entre les différentes obédiences politiques –, l'histoire politique et sociale des premières années de l'Italie démocratique et républicaine ; bref, des pages d'histoire trop souvent altérées par des demi-vérités, par un commode irénisme. Comme toile de fond, la perversion foncière des totalitarismes nazi et communiste, dont la racine, selon Eugenio Corti, tient au refus d'une notion spirituelle de l'homme.

L'auteur du *Cheval rouge* n'avait donc rien d'un inconnu. Il le redevient, pourtant, dès qu'il s'agit de trouver un éditeur pour ce roman. Car les grands éditeurs se déroberent. Moins effrayés par la « démesure » de ce livre, d'ailleurs imposée par l'ampleur des perspectives, qu'embarrassés par son profond anticonformisme culturel et littéraire : par sa dimension de témoignage irrécusable, par sa composante « prophétique », *Le Cheval rouge* heurte de front nombre de « vérités officielles » et de préjugés idéologiques de l'intelligentsia italienne, plus lents à s'effriter que le mur de Berlin. L'inspiration chrétienne de Corti ne fait qu'aggraver son cas.

Bref, la culture italienne, encore largement influencée par un marxisme plus ou moins délayé, réserve à Eugenio Corti – toutes proportions gardées – le même sort qu'elle assigne à Soljenitsyne : défiance, silence – dans toute la mesure du possible –, des traductions tardives. *Le Cheval rouge* paraît enfin, en mai 1983, chez Ares, une petite maison d'édition de Milan, dont le catalogue s'ouvre pour la première fois à la littérature romanesque. Aucune campagne publicitaire ne peut accompagner la sortie du livre. Et c'est ici que le « cas » Corti commence et qu'il acquiert sa signification exemplaire.

Car, dès sa parution, et au fil des rééditions qui se sont succédé sans discontinuer depuis 1983 – déjà dix au début des années 1990 –, *Le Cheval rouge*, pourtant ignoré par une partie de la « critique officielle », a captivé un très large public. De quoi agacer, en 1986, les responsables du supplément littéraire d'un quotidien turinois qui avait lancé une enquête sur le plus beau roman des dix dernières années. Eugenio Corti et *Le Cheval rouge* y occupait une place anormalement bonne, distançant Sciascia, Morselli, Moravia... Les grands éditeurs volent enfin au secours de la victoire : en 1986 l'éditeur Mursia a adapté pour les lycées un large volet du roman. *Le Cheval rouge* a dépassé rapidement les frontières : il a déjà été traduit en espagnol et en lituanien ; la traduction anglaise va paraître en Amérique ; les traductions japonaise et roumaine devraient être prochainement publiées. Une adaptation à la télévision, en douze émissions, est actuellement à l'étude.

On peut s'interroger sur les raisons de cet étonnant succès de librairie d'un livre qui ne s'accorde aucune facilité et qui a su créer, entre son auteur et ses lecteurs, un formidable courant de sympathie. Le nombre exceptionnel de lettres reçues par Eugenio Corti l'atteste. Cela tient d'abord au caractère de témoignage que revêt ce roman : non seulement les personnages historiques qui le traversent, mais tous les événements historiques relatés – de la campagne de Russie aux manifestations de la barbarie nazie, de la découverte du goulag communiste aux épisodes de la Résistance en Italie du Nord, à la vie politique des années 1950 et 1960 – sont absolument et rigoureusement vrais. Cette force de la vérité est la charpente qui soutient *Le Cheval rouge*. Mais Eugenio Corti a écrit aussi un très grand roman. Son souffle épique, la variété des registres stylistiques, la vérité et la puissance des passions emportent le lecteur dès les premières pages.

Sans doute destiné à résister à l'épreuve du temps, *Le Cheval rouge* fait songer à Manzoni, ainsi qu'aux grands romanciers russes, à Tolstoï en particulier.

Le « cas » Eugenio Corti montre en définitive que la passion de la vérité – fût-elle anticonformiste – peut encore gagner des batailles culturelles. La liberté d'esprit n'a pas totalement déserté la littérature : un auteur peut avoir confiance en l'intelligence des lecteurs et de son éditeur. Le message est réconfortant.

FRANÇOIS LIVI
1996

PREMIER VOLUME
LE CHEVAL ROUGE

Première partie

1

Fin mai 1940 ; avançant lentement l'un à côté de l'autre, Ferrante et son fils Stefano fauchaient le pré. Derrière eux, le poulain alezan attendait, attaché à la charrette. Il ne restait plus rien de la brassée d'herbes que Stefano avait posée devant lui au début du travail : le poulain l'avait entièrement mangée avec avidité, soulevant et agitant constamment la tête pour repousser le volumineux collier qui glissait le long de son col. À présent, sans bouger d'un pas, il avançait la bouche pour happer les feuilles du mûrier à l'ombre duquel on l'avait laissé. En même temps que les feuilles, il arrachait l'écorce des branches les plus tendres qu'on voyait alors apparaître – là où se joignaient ses lèvres –, cassées et blanches comme des osselets.

De temps en temps, Ferrante redressait l'échine et, après avoir fait parcourir un demi-cercle au long manche de sa faux, en posait la pointe par terre. De la sorte, la lame lui barrait la poitrine ; elle était bordée au fil d'une boue verte un peu mousseuse, l'humeur de l'herbe. Avec la pierre à aiguiser qu'il

tirait d'une corne de bœuf attachée à sa ceinture, le paysan débarrassait d'abord la lame de son écume, puis se mettait à l'affûter, alternant rythmiquement le passage de la pierre sur les deux côtés du fil. Par respect, le fils cessait alors lui aussi de faucher et, tournant à son tour sa faux, entreprenait de l'affûter de la même façon.

« C'est un bon travailleur, pensa Ferrante en le regardant faire. Il ne s'arrête pas sans raison, et jamais le premier. »

« Désormais, je suis plus endurant que lui », se dit de son côté son fils Stefano, et il éprouva une sensation d'orgueil mêlée de regret. « L'an dernier encore, c'était différent », se dit-il. Il jeta un coup d'œil sur son père : robuste, le cou planté comme un tronc entre les épaules ; et avec ces moustaches couleur poivre qui lui couvraient presque la bouche, il n'était certes pas homme à inspirer la compassion. « Il a pourtant presque cinquante ans », se dit Stefano. Puis, voyant que son père avait remarqué son regard, le jeune homme, sans cesser d'affûter de la pierre le fil de sa faux, détourna lentement les yeux et les arrêta sur le chemin qui, depuis Nomanella, leur ferme, montait jusqu'au village, Nomana.

Ferrante devina les pensées de son fils (il le connaissait bien). « Brave petit », pensa-t-il, et, pour rompre le silence, il lui demanda – en dialecte, bien sûr :

– Qu'est-ce que tu as ? Tu attends quelqu'un ?

– Oui, père, répondit Stefano. Je n'en suis pas sûr, mais Ambrogio devrait arriver.

– Quel Ambrogio ? Riva ?

– Oui.

Ferrante s'étonna.

– Nous sommes encore au mois de mai, dit-il. N'est-ce pas le dernier jour de mai aujourd'hui ?

– Si, père.

– Et ton ami ne revient-il pas toujours du collège à la mi-juin ?

– D’habitude, si. Cette année, même, à cause des examens, il devait revenir plus tard, à la mi-juillet ou en août. C’est du moins ce qu’il m’a dit à Pâques. Mais hier, Giustina a su par les demoiselles de l’usine qu’il rentrerait sans doute cet après-midi.

– Je vois, fit laconiquement Ferrante.

– C’est peut-être à cause de la guerre, à cause du risque de guerre, souligna Stefano.

Ferrante réfléchit un moment en silence. « Si vous saviez, mes enfants, quelle saloperie c’est que la guerre », dit-il enfin, et il secoua plusieurs fois la tête, pensif. Des souvenirs lui revenaient en désordre en mémoire, dont un surtout s’imposait : la sensation indiciblement désagréable qu’il avait éprouvée plus de vingt ans auparavant aux paroles lugubres d’un fantassin compagnon de tranchée, alors qu’ils attendaient de sortir pour l’un de ces horribles assauts, toujours présentés comme déterminants et qui, en fait, ne déterminaient jamais rien. Aujourd’hui, il avait oublié les paroles, mais il se souvenait bien de cette sensation si extraordinairement désagréable.

– Pauvres enfants, conclut-il, incapable d’exprimer pleinement sa pensée. Vous vous rendrez compte que... – et il secoua la tête plusieurs fois avant de se remettre à donner de grands coups de faux.

– De toute façon, nous ne sommes pas encore en guerre, fit observer Stefano, recommençant à son tour à faucher. Et tant que nous n’y sommes pas, on peut toujours espérer.

Ferrante fit un signe d’acquiescement, mais il pensait : « Nous n’y sommes pas, non. Mais les autres y sont déjà : les Allemands, les Français et... enfin, les autres. Et dans les villes, même à Milan, il y a ces salauds d’étudiants et toute

cette canaille qui manifestent pour y être. En 15 déjà, tout a commencé ainsi.»

Il ne poursuivit pourtant pas la conversation et se força même à ne plus penser à la guerre, pour ne pas s'encombrer davantage l'esprit avec ça.

Ainsi, s'interrompant seulement de temps à autre pour affûter leurs faux, tous les deux continuèrent jusqu'à ce qu'ils eussent rasé entièrement le carré d'herbe qu'ils s'étaient assigné.

Quand ils furent au bout, ils firent demi-tour et revinrent ensemble vers la charrette d'où Ferrante sortit la bouteille d'eau que sa femme y avait mise, enveloppée dans des feuilles fraîches de figuier. Sans parler, le père d'abord, le fils ensuite, burent au goulot avec des soupirs de satisfaction. Puis ils tirèrent de la charrette leurs râteaux de bois et rassemblèrent l'herbe fauchée à la bonne odeur verte, d'abord sur l'andain, puis en tas ; ce fut un travail assez long, au terme duquel tous les deux se trouvèrent pour la seconde fois au bout du rectangle rasé. De là, sur un signe du père, Stefano alla chercher le cheval qui attendait maintenant, la tête levée et les oreilles droites, et qui fit un bond en avant sitôt que le jeune homme eut saisi le licol.

On procéda au chargement : le jeune sur la charrette pour répartir et ranger avec sa fourche le tas d'herbe croissant, et le plus vieux dessous, qui y ajoutait toujours de nouvelles fourchées ; en fait, Ferrante gardait pour lui le travail le plus dur. Placé haut comme il l'était, Stefano jetait de temps en temps un coup d'œil vers la route qui menait à Nomana, pour le cas où son ami Ambrogio apparaîtrait. D'ici, il pourrait le voir parcourir la sente depuis le début, là où elle se détachait de la grand-route à l'entrée du village.

Au lieu d'Ambrogio, il aperçut tout à coup, petits sur le chemin, son frère et sa sœur, Pio et Isadora, qui revenaient

de l'école en se tenant par la main. Pio, certainement, avait glissé ses sabots dans le petit panier du goûter et marchait pieds nus. « C'est une véritable manie chez lui », sourit intérieurement Stefano. Ce soir encore, la mère serait obligée de laver et ses pieds et le panier.

Derrière les deux enfants, en toile de fond, se découpait la clôture du jardin d'Ambrogio, ou plutôt du père d'Ambrogio, l'industriel fabricant de textiles qui, avant de devenir industriel, avait été ouvrier. En avait-il fait du chemin, celui-là ! C'était un jardin comme il en existe beaucoup en Brianza. De sa charrette, Stefano pouvait en voir quelques-uns, tant sur le versant de Nomana que du côté opposé, vers le nord, au-delà des usines de Beolco, à l'endroit où le terrain vallonné – qui, ici, formait une ample conque peu profonde – remontait sur le fond des Préalpes. Il s'agissait de jardins de style XIX^e, plantés d'arbres à feuilles persistantes tels qu'ifs, lauriers, sapins, houx, magnolias, qui poussaient serrés les uns contre les autres, formant, en autant de traits verticaux, une unique tache d'un vert profond. Non moins que les usines, les vieux jardins étaient alors caractéristiques du paysage vallonné de la Brianza.

Enfin, toute l'herbe fut chargée sur la charrette. Stefano y planta avec force sa fourche et, d'en haut, se laissa glisser sur l'un des brancards, faisant tressaillir le cheval ; de là il sauta à terre. Son père alors s'empara du licol de chanvre – et en avant ! À pas nerveux et décidés, le cheval tira la charrette depuis la terre meuble jusqu'au sentier de terre battue, juste à temps pour que se joignent au cortège Pio et Isadora qui se mirent aussitôt à trépigner pour qu'on les hisse sur la charrette. Ferrante arrêta le cheval et, sans mot dire, fit signe à Stefano de les contenter. Lancés plus que poussés sur le tas d'herbe, les deux enfants s'y installèrent tout heureux, assis l'un contre l'autre, leurs petites jambes à l'horizontale, leurs

capuches rabattues jusqu'aux yeux, leur petit panier de collation à côté d'eux. Le cheval se remit en route au rythme de leur joyeux babillage et des cris d'encouragement de Pio. Stefano marchait derrière.

Un tintement inattendu le fit soudain se retourner. Ambrogio, à vélo, venait grossir la petite caravane. Comme son ancien camarade de classe, il avait dix-neuf ans ; il semblait tout excité. « Salut, Face-de-tous-les-jours », cria-t-il en guise de bonjour à l'adresse de son camarade.

– Salut, Brogio.

Ferrante, sans cesser de marcher près du cheval, sans lâcher le licol, se poussa un peu de côté pour faire au garçon un signe de bienvenue. « Celui-là au moins, pensait-il, pour étudiant qu'il soit, n'est pas comme ces salopards qui réclament la guerre, loin de là... »

– Bonsoir, *pa' Ferrando*¹, lui lança en retour Ambrogio – puis il s'adressa aux deux enfants : Salut Isadora, et toi Pio, petit brigand !

Et à ce détail, à cette façon de s'intéresser à deux morveux comme ceux-là, Stefano nota une fois de plus qu'il n'avait pas le même comportement que les paysans. Ni même que les ouvriers. D'ailleurs, tout le monde savait qu'il étudiait.

– Si Dieu le veut, Stefano, j'ai fini aujourd'hui ! Plus de collège pour le restant de mes jours. Tu te rends compte ? cria Ambrogio, tandis que, poussant sa bicyclette sur le sillon médian de terre battue, il suivait pas à pas la charrette. À la différence des paysans, il s'exprimait en italien.

– Mais... ces examens dont tu m'avais parlé ?

– Au diable les examens, s'exclama Ambrogio en écartant

1. À l'époque où se déroule le roman, en Brianza, les paysans (et eux seuls) faisaient précéder le nom du père et de la mère de leur qualité (*NdA*).

un seul bras à défaut de pouvoir écarter les deux (il devait lui être arrivé quelque chose de bien important pour qu'il fût devenu si expansif). Il est vrai... Écoute Stefano, je n'arrive pas à y croire moi-même. On était sur le point de commencer les dernières révisions – un travail de bête, de quoi craquer, je t'assure – quand, tout à coup, on nous a annoncé que cette année les examens n'auraient pas lieu. Tu piges? Ils délibèrent tout de suite à propos des notes, et puis tous en vacances avant le 31 mai. Hein? Quand on pense à ces malheureux qui l'an dernier ont sué sang et eau pour réussir leurs examens!

– Mais, vous, pourquoi vous ne les passez pas? C'est peut-être à cause de la guerre? Je veux dire : du danger de guerre?

– Oui, dit Ambrogio, tout à coup moins euphorique, enfin je crois, ça ne peut être que pour ça.

– Mais qu'est-ce qu'il se passe? Alors nous sommes vraiment sur le point d'entrer en guerre?

– Ça, on n'en sait rien, répondit Ambrogio. Moi, j'espère bien que non.

Il marqua un temps de pause, attitude qui, à l'évidence, lui était naturelle.

– C'est vrai que si la guerre éclate, observa-t-il, la chance d'aujourd'hui nous la paierons cher...

Ils marchèrent un moment en silence.

– En tout cas, objecta Stefano, répétant ce qu'il avait dit précédemment à son père, pour l'instant nous ne sommes pas en guerre. Et tant que nous n'y sommes pas, il y a toujours de l'espoir.

– C'est sûr, il est inutile de crier avant qu'on ne nous écorche, d'autant plus que toi et moi n'y pouvons absolument rien.

Un sourire éclaira son jeune visage.

– Tu sais, dit Stefano, qu'Igino et tous ceux du premier

semestre de notre classe, Pierello, Giacomo de Contra, « Châtaigne », enfin tous, ont reçu ces jours-ci leur feuille d'appel, et qu'ils doivent se présenter au district demain ?

– Demain ? Oui, en effet, on nous a parlé de cette feuille au collège. Nous, les étudiants, ils nous laissent tranquilles. La moitié de la classe part, n'est-ce pas ?

– Oui. Ils ont appelé le premier semestre de la classe 1921.

– Igino et Pierello, répéta Ambrogio. Demain...

Stefano reprit :

– Pierello ne travaille plus au village. Depuis six ou sept mois, il travaille à la forge à Sesto, tu le savais ?

– Oui, il me l'a dit à Pâques. Écoute, je pense à quelque chose : pourquoi ne l'accompagnerions-nous pas au district nous-mêmes en voiture ? Tu veux venir ?

– Demain ? Non, tu sais bien que demain je ne peux pas. C'est jour ouvrable.

2

La charrette entra dans l'aire de la Nomanella. C'était une petite ferme à deux étages articulée en fer à cheval, orientée au midi, c'est-à-dire vers Nomana. Le bras ouest était occupé par l'étable et par la grange à foin à l'étage, le corps du milieu constituait l'habitation du propriétaire Ferrante qui avait loué le bras restant à une famille ouvrière. L'aire était délimitée sur le devant par une rangée d'arbres fruitiers : trois vieux cerisiers aux troncs immodérément robustes, et un figuier plus jeune et plus petit de couleur différente, qui gâtait l'harmonie de l'ensemble. Le chemin de campagne entrait dans l'aire en passant entre l'habitation de l'ouvrier et ce malencontreux figuier.

Le bruit des roues attira sur le seuil la grand-mère et la mère de Stefano, toutes deux vêtues de noir comme c'était

alors l'usage chez les femmes du peuple, la tête couverte d'un mouchoir. La mère avait les mêmes yeux grands et bruns que Stefano.

Les deux enfants se laissèrent en hâte glisser de la charrette et coururent vers elle qui, tout en les accueillant par des caresses, échangea quelques mots de salut avec Ambrogio avant de se consacrer à eux. Elle s'exprimait en dialecte, seule langue alors pratiquée par le peuple.

- Bon retour parmi nous, Ambrogio.
- Merci. Et vous, toujours en forme, *mamm Lusìa!*
- Les études t'ont beaucoup fatigué?

La grand-mère – elle intervenait, bouche édentée entrouverte – se toucha le front du doigt pour signifier que le travail de l'esprit, lui aussi, fatigue.

– Non. Et même, cette fois-ci, c'est allé plutôt mieux que je n'aurais cru : ils ont fait sauter les examens, vous le savez?

- Sauter les examens?
- Oui, une chance incroyable.

Ambrogio désigna Stefano comme pour dire : j'ai déjà tout expliqué en détail à votre fils. Stefano approuva. Lucia sourit, satisfaite.

- C'est bien, je suis contente pour toi.

La grand-mère, mère de Ferrante, qui s'était avancée, prit dans ses mains la main du jeune homme. Elle était visiblement ravie de sa visite et agissait chaque fois de la même façon. Elle n'en revenait pas que le fils de l'industriel vînt ainsi vers eux, cet industriel qui donnait du travail à tant de gens (on était en Brianza où, à l'époque, il n'y avait pas dans le peuple d'aversion pour les industriels). La petite vieille serra plusieurs fois la main d'Ambrogio, enhardie par sympathie, bien éloignée des façons délicates de la mère.

Pendant ce temps, s'aidant de la voix, Ferrante faisait reculer le cheval de façon à ranger la charrette près de la porte de

l'étable. Puis il détacha l'animal qui, encore harnaché, alla s'abreuver à un baquet contre le mur. (De temps en temps, il relevait son museau dégouttant d'eau pour respirer et regarder autour de lui.) Une fois désaltéré, l'animal franchit la porte de l'étable et, toujours seul, rejoignit sa place, séparée de celle des vaches par une robuste cloison de bois. Ferrante et Stefano le regardaient faire, satisfaits, sans bouger.

– Alors ? dit finalement le père.

C'était la *seretta*, pas encore le coucher du soleil, l'heure de la traite et des travaux du soir dans l'étable.

– Oui, répliqua le fils – et, piquant avec son trident un gros tas d'herbe fraîche, il précéda l'homme à l'intérieur du local bas.

Ambrogio les suivit. Dans l'étable flottait une légère odeur agreste, de temps révolus, pas désagréable. Les deux vaches au manteau brun s'étaient écartées brutalement l'une de l'autre, et, le cou et la tête tendus en arrière vers l'herbe qui arrivait, tiraient de toutes leurs forces sur leurs chaînes. Stefano passa entre les deux bêtes et chargea l'herbe dans la mangeoire de fer devant l'une d'elles qui commença tout de suite à manger voracement, tandis que l'autre étirait vainement son mufle pour atteindre la nourriture. Le jeune homme revint aussitôt avec une deuxième énorme charge d'herbe sur sa fourche et la posa devant la seconde vache. Il continua ensuite d'aller et venir jusqu'à ce qu'il eût entièrement rempli la mangeoire. Il se mit alors à remplir celle – moins volumineuse et placée plus haut – du petit cheval que Ferrante avait entre-temps attaché au râtelier. Il l'avait aussi débarrassé de son harnais que l'on voyait maintenant suspendu à deux bras de bois qui sortaient du mur.

Personne ne parlait. On entendait les trois animaux manger, le piétinement des deux paysans, et même, par moments, les à-coups et les mugissements de l'unique veau qui, attaché

dans un coin, s'était dressé sur ses pattes et réclamait à son tour à manger. Il avait les membres excessivement longs, le pelage plus clair que celui des vaches («propre, flambant neuf», pensa Ambrogio), et, sur son mufle, un panier d'osier qui l'empêchait d'engloutir le fourrage. Ambrogio savait qu'après la traite Ferrante verserait pour lui une mesure de lait dans un seau, et qu'il le lui ferait sucer en lui mettant un doigt dans la bouche en guise de biberon.

Depuis le mur du fond – si sale qu'il était d'une couleur indéfinissable –, saint Antoine, sur une vieille peinture qui le représentait suivi d'un porc («saint Antoine au porcelet», comme l'appelaient les gens), veillait sur la petite étable.

«Quelle atmosphère sympathique», pensa Ambrogio, et pendant un moment il se laissa aller à rêver : «Voilà la vie que peut-être j'aimerais mener...» Mais, tout de suite, il objecta : «L'ennui, c'est que ce travail ne permet pas de vivre comme il faut.»

La grand-mère entra dans l'étable avec deux seaux : l'un, petit et sombre, avec l'eau pour laver les pis des vaches, l'autre plus grand, à l'étamure luisante, avec le lait. Derrière elle se glissa aussi dans le local le petit Pio riant aux éclats. Il courait, ses pieds nus pleins de savon, ayant sans doute échappé aux mains de *mamm Lusia* en train de les lui laver. En effet, la mère parut. Empêché de fuir davantage, l'enfant, après quelques écarts, se laissa attraper. Du reste, la mère le saisit avec douceur ; elle le réprimandait plus par l'expression sévère de son visage que de la voix, et l'emporta dans ses bras en prenant soin de tenir éloignés d'elle les deux petits pieds fraîchement souillés. Depuis la porte, en revanche, la grand-mère ne manqua pas de gronder l'enfant : «Quelle honte, s'échapper les pieds pleins de savon. Il va falloir te les relaver... Ah, ta pauvre maman ! – et : Que va penser ce monsieur?»

Pio ne parut pas impressionné par le monsieur qu'il

connaissait depuis toujours ; au point que, passant près de lui, il essaya de l'atteindre à la poitrine avec l'un de ses pieds sales. Ambrogio eut juste le temps de s'écarter. Cette fois, la mère flanqua à l'enfant qu'elle tenait sur son bras nu une tape sur le derrière et dit à son tour : « Quelle honte ! » À quoi le gamin répondit par un éclat de rire.

– Ah, ces enfants ! soupira la grand-mère – et, se tournant d'abord vers Ambrogio puis vers Stefano qui venait vers elle pour lui prendre les deux seaux : Ces enfants ! répéta-t-elle à dessein.

– Qu'est-ce qui ne va pas, grand-mère ? s'enquit Ambrogio pour lui faire plaisir.

– C'est à cause de mon métier, dit Stefano avec un clin d'œil à son camarade. Tu le sais, tâche de ne pas lui tendre la perche.

– Bien sûr que c'est à cause de ton métier, fit la grand-mère, à cause de ton métier et pour ton bien.

– C'est-à-dire ? interrogea Ambrogio, continuant de lui complaire.

– Il s'obstine à vouloir être paysan. En ce moment, en bas, aux usines de Beolco, ils recherchent des apprentis, mais lui, non, il veut être paysan. Ce n'est pourtant pas ce qui avait été convenu, les accords n'étaient pas ceux-là.

– Je sais, dit Ambrogio, vous étiez convenu qu'il aiderait à la ferme jusqu'à quatorze ou quinze ans, et qu'ensuite il entrerait à l'usine. Et il en a dix-neuf aujourd'hui.

– Presque révolus, souligna Stefano.

– Le métier de mécanicien est un métier noble, dit la grand-mère, évitant de lui confier les deux seaux pour le retenir encore un peu. Un métier qui a de l'avenir. N'est-ce pas, monsieur Ambrogio ?

– C'est sûr, répondit Ambrogio – et il était clair que là il ne plaisantait pas.

– Tu vois ? Tu as entendu Stefano ? s'exclama la petite vieille triomphante, à qui l'assentiment n'avait pas échappé. Tu vois que même ton ami le dit ?

– Tout le monde sait que le métier de mécanicien est noble, dit Stefano – et il ajouta comiquement : Moi, je n'ai rien contre les mécaniciens – puis, redevenant sérieux : Mais il s'agit d'autre chose. C'est que moi j'ai la passion de la terre. Vous le savez, grand-mère. Allons, donnez-moi les seaux.

– Mais c'est pour ton bien que je... que nous... et ton père le premier, te disons... un terrain de quarante-trois perches, cela te semble beaucoup ?

Au lieu de lui confier les seaux, la grand-mère, que son âge portait à lanterner, regarda Ferrante en qui elle savait avoir un allié, mais celui-ci, comme chaque fois en présence d'étrangers, n'intervint pas.

Pendant ce temps, dans un trou du mur, près de l'image de saint Antoine au porcelet, un souriceau s'était montré. Ambrogio se souvint l'avoir déjà vu là lors de sa dernière visite. La bestiole jeta un coup d'œil à la ronde puis se retira, mais pas complètement : le bout de son petit museau demeurerait visible, comme si elle avait décidé de rester, et de faire partie elle aussi de la compagnie. La vieille dame insistait :

– Stefano, les temps ont changé. Tu sais bien que les jeunes d'ici, même fils de paysans, ne se font plus paysans : trop de travail et trop peu de rapport. C'est seulement le soir, une fois rentrés de l'usine, qu'ils aident quelquefois les plus vieux à exploiter leur peu de terre. Vois Giacomo de Contra, et Luigino de Brivio par exemple. Toi aussi, si tu as vraiment la passion de la terre, tu pourrais faire comme ça – elle se tourna vers Ambrogio : N'est-ce pas qu'il pourrait faire comme ça ?

Ambrogio approuva, souriant, tandis que Stefano, bien que respectueux, manifestait que ce discours avait pour lui assez duré. Alors la grand-mère, lui confiant les deux seaux,

se détourna et, marmonnant à part soi contre un tel entêtement, quitta l'étable.

La traite commençait. Ambrogio qui, jusque-là, se proposait d'y assister, éprouva tout à coup le désir de rentrer chez lui.

– Eh bien, salut Stefano, dit-il sans transition, ça m'a fait plaisir de te revoir, mais aujourd'hui je ne reste pas. Je viendrai peut-être demain – et au père : Bonsoir, *pa' Ferrando*.

– Comment ? Tu t'en vas déjà ?

Le jeune paysan posa les deux seaux qu'il portait et fit de la tête un signe qui signifiait : « Je t'accompagne. »

Dehors l'air était frais, pur. Depuis l'ouest, le soleil, maintenant bas, illuminait tout l'horizon au nord, délimité par le grand amphithéâtre des Préalpes.

– Regarde, observa Ambrogio, la belle couleur qu'ont les montagnes ce soir. Surtout les Grigne et le Resegone.

– Quoi les montagnes ? – Stefano hocha la tête : encore une réflexion d'étudiant. Tu veux savoir ? Moi je ne m'aperçois pas que les montagnes existent. Je n'y pense jamais.

– Parce que tu les as toujours devant les yeux, dit Ambrogio. Si tu étais obligé de vivre la plus grande partie de l'année dans un collège en ville, avec autour rien que des maisons, des murs et des tramways... Bah ! de toute façon, désormais j'en ai fini moi aussi avec le collège, j'en ai fini pour toujours !

Et à cette constatation, plusieurs fois répétée dans le cours de l'après-midi, il eut une nouvelle sensation de bonheur. (À laquelle il ne prêta pas attention car le bonheur lui paraissait aller de soi, comme s'il lui était dû. Il ignorait que les moments de bonheur, peu fréquents, même dans les années de jeunesse, seraient ensuite, tout au long de sa vie, de plus en plus rares.) Il dit à son ami :

– Tout de même, quelle libération !

Stefano sourit.

– Bon, moi je retourne travailler, salut.

– Salut.

Comme il se dirigeait vers sa bicyclette appuyée au mur :

– Un moment, s'exclama Ambrogio. Attends : tu disais Igino et Pierello ?

– Oui, ils partent demain.

– Tu sais à quelle heure ?

– Non, je ne leur ai pas demandé.

– Écoute, ce soir je vais voir Igino. Avant de manger... ou plutôt, c'est mieux, tout de suite après manger. Pourquoi tu ne viendrais pas ?

– Au village ? Ce soir ?

– Oui. Tout de suite après manger. Allez, on se retrouve à huit heures et demie chez Igino.

Stefano réfléchit un instant en se grattant la tête (« c'est drôle, il a les mêmes façons que son père, et il ne s'en rend pas compte », notait Ambrogio).

– D'accord, dit-il enfin.

– Alors à plus tard.

– Très bien.

Ambrogio rejoignit sa bicyclette – un vélo de course léger de couleur bleue –, la souleva de manière juvénile d'une seule main et, la posant devant lui dans la bonne direction, l'enfourcha.

3

Pédalant lentement sur le chemin de campagne, il se dirigea vers chez lui. Dès le début, venant d'une étendue de blé, le chant intermittent d'une caille l'accompagna. Durant les pauses de ce chant solitaire, le silence du soir était ponctué d'autres voix agrestes, en général plus faibles, auxquelles le garçon prêtait l'oreille. « Mon village, pensait-il, voilà mon

village.» Combien de fois, entre les murs opprimants du collège, était-il retourné en pensée dans ces lieux, dans cette atmosphère où il était né!

Du chemin de terre un bruit de pas vint tout à coup à sa rencontre, le bruit reconnaissable de deux sabots de bois. Il regarda intrigué devant lui, mais la ruelle – qui, à cet endroit, était flanquée de haies plutôt hautes de mûriers et d'aubépines – faisait une courbe qui l'empêchait de voir.

« Qui ça peut bien être ? se demanda-t-il intrigué. Qui peut venir à la Nomanella à cette heure-ci ? Peut-être quelqu'un en quête de lait frais. Sinon qui d'autre ? De toute façon, on va bien voir. »

C'était Giustina, la sœur de Stefano, âgée de vingt ans, l'aînée des quatre enfants de Ferrante et de Lucia. Ambrogio et elle tombèrent nez à nez juste dans le virage. Il freina et mit un pied à terre.

– Oh, Giustina, s'exclama-t-il, salut !

– Bonsoir, lui répondit Giustina en le regardant joyeusement, ne sachant si elle devait s'arrêter ou non. Elle portait le sarrau noir des ouvrières, ses cheveux châtain étaient retenus en chignon par un peigne sur la nuque, et elle avait les mêmes grands yeux que Stefano et *mamm Lusìa*. Elle était chaussée de sabots de bois à talons qui affinaient encore sa silhouette déjà mince (peut-être même, à bien y repenser maintenant, trop mince).

– Comment va, Giustina ?

– On travaille, répondit-elle en dialecte, accentuant son beau sourire.

– Je vois. Tu rentres maintenant.

– On a fait une heure supplémentaire.

La jeune fille fit mine de se remettre en route.

– Tu t'en vas déjà ? dit Ambrogio avec regret. Qu'est-ce que tu as ? Tu as peur que je te mange ?

Giustina rougit jusqu'à la racine des cheveux.

– Non, répondit-elle. Je te connais. Je sais que tu es un chic garçon, et pas seulement en apparence, mais aussi au-dedans.

« Ça, c'est du don Mario craché, releva tout de suite Ambrogio, c'est une phrase de lui. Mais, dite par Giustina, je dois admettre qu'elle ne sonne pas faux. »

La jeune fille lui sourit de nouveau.

– Bonsoir – et elle se remit en route.



Avant d'entrer dans Nomana, le chemin de campagne – qui s'étirait sur un kilomètre environ – longeait, on l'a dit, le jardin d'Ambrogio, ou plutôt du père d'Ambrogio, l'industriel en textiles. Comme le niveau du jardin surplombait de quelques mètres celui de la route, un vieux mur le contenait, surmonté en son centre d'une profusion de sablines et, partout ailleurs, d'une longue haie de myrte d'où dépassaient çà et là de grosses branches d'arbres qui s'avançaient sur le chemin. Tandis qu'il pédalait en longeant le mur, Ambrogio l'examinait pensivement comme à son habitude : il remarqua de nouvelles infiltrations d'eau, peut-être à l'endroit où poussaient à l'intérieur les racines des arbres. « À bien y regarder, tout se consume, toute chose finit, se prit-il à penser, les vieux murs comme les moments qui se succèdent dans la vie des gens... » Mais sa propre vie – se dit-il aussitôt – n'en était qu'au début, et même n'avait été jusqu'ici que préparation : la vraie vie pour lui allait commencer maintenant, cet automne par exemple, avec l'université, où, chose importante, il y aurait des jeunes filles... Il n'y avait pas de raison de penser à la fin ! La fin était imaginable pour... pour les... les vieux, enfin pour les autres, pas pour lui. La perspective de cette fin le fit même sourire tant elle était incommensurablement

lointaine. Mais il ne s'attarda pas longtemps à de telles pensées parce qu'il n'était pas porté aux rêvasseries.

En revanche, il leva les yeux pour voir si, par hasard, l'un des siens était au balcon. Il n'y avait personne. « Normal. Ce n'est pas l'heure de contempler les montagnes. »

Ses frères et sœurs (six, tous plus jeunes que lui) devaient en ce moment être à la maison autour de leur mère : ceux qui étaient rentrés du collège étaient probablement en train de raconter des menus faits de leur vie de collégiens, et les deux plus petits étaient sans doute occupés à les écouter avec une grande attention. Ce soir, au repas de famille, il ne manquerait que Manno, leur cousin orphelin qui vivait depuis toujours chez eux. De deux ans plus âgé qu'Ambrogio et étudiant en architecture, Manno était en ce moment à Pesaro, à l'école des officiers d'artillerie. Ainsi, si la guerre éclatait, Manno se trouverait tout de suite au cœur de la mêlée.

Après avoir longé le jardin, le chemin rejoignait la grand-route qui, du nord, descend à Nomana. Au carrefour des deux voies, le mur du jardin formait un angle arrondi dans lequel était ménagée une niche avec une image de la Vierge du Rosaire, assise, l'Enfant dans ses bras, sur un fond de montagnes (on reconnaissait bien les deux Grigne et le Resegone). L'image était surmontée d'une inscription incurvée : « *Regina sacratissimi rosarii ora pro nobis.* » Ambrogio ébaucha une révérence en signe de salut et prit vers la gauche la route principale qui, juste à cette hauteur, était, en entrant dans le village, pavée de cailloux. Pédalant avec plus de force, il longea la clôture ouest du jardin, puis un mur aveugle et, après un autre tronçon de clôture, il atteignit un endroit plus large entouré d'une courte grille en demi-lune : l'entrée du jardin.

De là, il pouvait voir entièrement sa paisible maison à trois étages, couleur jaune-ocre, vieille d'au moins cent

ans : elle présentait un aspect aisé, cossu même, et pourtant jusqu'à cinquante ans auparavant ç'avait été une usine textile, puis moitié usine et moitié habitation. C'est seulement depuis une vingtaine d'années (depuis le mariage de son père) qu'elle avait été entièrement transformée en maison d'habitation. Enfant, Ambrogio avait eu le temps de voir les derniers métiers à tisser manuels dans le grenier : un seul fonctionnait encore et aurait continué à fonctionner si le dernier ouvrier qui le manœuvrait ne s'était pas retiré, un retraité aux moustaches en crocs, patient avec les enfants et étonnamment simple (les gens devaient tous être comme ça autrefois, se dit Ambrogio), qui affirmait se rappeler le temps où, à Nomana, les femmes portaient encore sur la tête la coiffe argentée en éventail.

– Et les hommes ? Qu'est-ce qu'ils avaient sur la tête, les hommes ? lui demandaient les enfants, connaissant déjà la réponse.

– Les hommes, oh, peut-être bien quelques poux, répondait-il.

Et les enfants ne savaient pas si c'était vrai, ou s'il disait cela pour les faire rire.

4

Après le dîner, Ambrogio sortit à nouveau pour se rendre chez Igino. Il commençait à ressentir un peu de fatigue : sa journée, surtout du point de vue émotionnel, avait été plutôt intense.

Igino habitait à moins de cent mètres sur la même route irrégulière pavée de cailloux, la rue Alessandro Manzoni. Devant sa porte, Stefano était déjà là qui attendait. «Voyez-moi ça, se dit Ambrogio, “Face-de-tous-les-jours” est déjà là, avec tout le travail qu'il lui restait encore à faire quand

je l'ai quitté : il n'a pas dû mettre plus de cinq minutes pour dîner.» Et, arrivé près de lui :

– Ça fait un moment que tu es là, hein ? s'exclama-t-il. Voilà ce que c'est quand on n'a rien à faire.

L'autre lui répondit par une moue de compassion, puis l'informa qu'Igino n'était pas chez lui.

– Ah ! fit Ambrogio désappointé.

– J'ai envoyé son frère le chercher. Mais nous, on peut aller l'attendre sur la place.

– Oui, bien sûr.

Ils se mirent en route.

– Sur la place, dit Stefano, il y en aura peut-être d'autres qui partent demain. Ça te plairait de les voir, non ?

– Et comment, dit Ambrogio.

Sur la route qui, après quelques virages, menait à la place principale où se trouvaient l'église et la mairie, ils n'étaient pas seuls. Il s'y trouvait même une affluence inhabituelle pour cette heure-là.

– Comment se fait-il qu'il y ait tant de monde ? demanda Ambrogio à Stefano.

– C'est parce que c'est l'heure de la bénédiction, lui répondit-il. Tu n'as pas entendu les cloches ?

– Ah oui, les cloches, dit Ambrogio. C'est vrai que c'est le mois de mai.

Stefano approuva.

– C'est le dernier jour du mois aujourd'hui.

Comme ils débouchaient sur la place – large, et, sur les côtés nord et ouest, ouverte comme un belvédère sur l'amphithéâtre des montagnes – ils furent tout à coup accueillis par un formidable carillonnement. Ils s'arrêtèrent et levèrent les yeux vers le haut du clocher où, dans leur cage, les cloches s'agitaient frénétiquement, tournant presque sur elles-mêmes.

– Le sacristain est en veine, ce soir, fit observer Ambrogio, à voix haute pour se faire entendre.

– Quoi? cria en retour Stefano.

Ambrogio haussa les épaules.

– C’est le troisième appel, dit en hurlant Stefano.

– Oui, le troisième, convint Ambrogio.

L’office commencerait donc dans cinq minutes et on avait tout le temps de rejoindre calmement l’église. Pourtant, investis par cette explosion sonore, les gens, sur les routes et sur la place même, pressèrent le pas. Les hirondelles, qui, comme chaque soir, cherchaient leur subsistance en volant très bas sur l’ample pavage caillouteux de la place, filèrent comme des flèches dans une débauche de voltige.

Presque tous ceux qui passaient – des ouvriers pour la plupart – échangeaient un salut, en général un signe de tête, avec les deux jeunes gens.

– Ici on se connaît vraiment tous, constata Ambrogio – sans plus besoin de crier, parce que le vacarme des cloches avait tout à coup cessé (il demeurait dans l’air un bourdonnement étouffé, comme le grondement dans la gueule de chiens après un aboiement furieux).

– Toujours les mêmes têtes, hein? dit Stefano d’un air désapprobateur.

– Ben, pour moi... – Ambrogio ne finit pas sa phrase. Il aurait voulu dire que pour lui, surtout lorsque, comme aujourd’hui, il revenait après une absence, ces têtes lui étaient chères et même agréables à voir, et qu’il s’en rendait compte justement à chacun de ses retours. Mais il craignait de paraître sentimental.

Il sortit de sa poche son paquet de cigarettes et en offrit une à son compagnon. D’autres gens continuaient de traverser la place. Là-bas au loin, on voyait arriver la silhouette familière de sœur Candida, qui avait été leur institutrice à

la maternelle : un peu courbée, elle s'avavançait en compagnie d'une jeune sœur converse. Derrière, comme les poussins derrière la poule, venait un groupe de fillettes.

D'un autre côté arrivait Romualdo, l'ivrogne communal, comme l'avait autrefois à juste titre baptisé la grand-mère de Stefano. Et, en effet, il était bien tel pour deux raisons : parce que c'était le plus grand buveur de la commune, et parce que, avec la commune, il avait en quelque sorte des rapports professionnels puisque c'était lui qui gardait le petit parc à bicyclettes qui se trouvait près de la mairie. En ce moment même, Romualdo marchait sans tituber – signe qu'il n'était pas soûl, ou en tout cas pas beaucoup – et l'air préoccupé – signe qu'il traversait l'une de ses fréquentes crises de repentir.

D'un pas pressé venaient aussi deux cousines étudiantes, Tea et Isa, un peu plus jeunes que les deux garçons. La première (au physique ingrat et au rire facile) fréquentait l'école normale, l'autre, Isa, l'école de comptabilité de Monza. C'était une grande pouliche au poil roux, très belle, un peu trop monumentale toutefois pour son âge (et donc destinée, se disait Ambrogio chaque fois qu'il la voyait, à se faner vite, la pauvre). Toutes les deux les accueillirent avec des exclamations et des phrases de surprise joyeuse, mêlées à des commentaires sur la fermeture de leurs écoles – fermeture qui avait été elle aussi anticipée – et à des reproches, parce que les deux garçons se pavanaient sur la place au lieu d'entrer dans l'église.

Ils auraient bien aimé répliquer, surtout Ambrogio, mais ils supportèrent sans rien dire, tandis que Stefano secouait la tête avec désapprobation. Elles les quittèrent brutalement et se mirent à courir, l'une tirant l'autre par la main.

- Allez, allez, sinon nous serons en retard nous aussi.
- Viens, partons.

– Quelles langues bien pendues ! commenta Ambrogio. Stefano se contenta de marquer une nouvelle fois de la tête sa désapprobation.

Voici, en groupe, trois ouvriers de l'entreprise Riva : Costante, d'un blond d'étaupe, corpulent, le visage rougeâtre ; Tarcisio, grand et droit, frisé, les yeux et les cheveux noirs (Ambrogio se souvint que lors de la « Grande Guerre » il avait fait partie des troupes de choc) ; enfin, Ignazio, petit et un peu bossu, les vêtements toujours élimés et la tête bringuebalante, comme opinant à chaque pas. Tous trois montrèrent qu'ils avaient remarqué le retour prématuré d'Ambrogio, mais ils ne s'arrêtèrent pas pour autant. Ils échangèrent avec lui un signe de salut et continuèrent leur chemin d'un pas pressé : ils se rendaient à l'église comme s'ils étaient en retard au travail.

De la rue Manzoni arriva également Marietta « des canettes », elle aussi ouvrière chez le père d'Ambrogio. Sur la cinquantaine, toute petite, les jambes torses, c'était l'ouvrière la plus rustaude de toute l'usine. Elle avait des cheveux rares et frisés, hérissés, et une figure incroyablement large et jaune dans laquelle, qui sait comment, avaient atterri deux yeux noirs d'agnelle. L'aspiration suprême de Marietta était de passer inaperçue. Ambrogio, qui en était averti, la salua d'un signe de tête le plus discret possible, sans la regarder vraiment. Il savait que s'il lui avait adressé la parole elle lui aurait répondu de manière extravagante, ou inintelligible, ou en parlant trop vite, et que si par hasard il avait insisté elle se serait affolée.

Donnant la main à Marietta « des canettes », venait aussi Giudittina, la plus petite des sœurs d'Ambrogio, âgée de cinq ans, aux yeux bleus, aux cheveux blonds ramassés en deux petites queues derrière les oreilles, qui salua son frère en lui criant joyeusement : « Coucou, coucou, coucou », et passa son chemin, tenant toujours par la main Marietta qui

la réprimandait pour son exubérance par des murmures et des chuchotements mystérieux. Mais, une fois les deux jeunes gens dépassés, elle redevint tranquille : Marietta, avec les enfants, était à son aise.

Voici que s'avancait maintenant, l'air altier, la vieille Mme Eleonora (où es-tu monde perdu, où es-tu ? Avec des mots, hélas, on ne fait naître que des fantômes), Mme Eleonora, disions-nous, vêtue de noir pailleté, à la mode du début du siècle, avec son petit chapeau surmonté de plumes d'autruche et sa canne de promenade. Quel âge pouvait avoir la vieille dame, qui n'avait plus personne au monde et ne sortait de chez elle que pour se rendre à l'église ? Depuis qu'ils étaient au monde, Ambrogio et Stefano l'avaient toujours vue ainsi, telle qu'en elle-même, comme à présent.

Mlle Quadri Dodini, enseignante de première et deuxième années dans un lycée de religieuses de Monza, traversait également la place. D'âge moyen et boiteuse, avec des cheveux coupés « à la garçonne », elle s'appuyait elle aussi sur une canne et portait de grosses lunettes : « Celle-là, pensa Ambrogio je parierais qu'elle est arrivée par le dernier train, et qu'elle vient ici après avoir englouti en vitesse un maigre repas. » Quelques enfants, entre treize et quatorze ans, la rejoignirent à grands bonds et la dépassèrent (impitoyables sans le vouloir), puis s'insinuèrent en toute hâte dans l'église devant elle.

- Tu as remarqué ? On en a vu deux avec une canne.
- Eh ! jamais deux sans trois.
- Qui sera le troisième ?

Ce fut Galbiati, employé de la Caisse d'épargne et mutilé de la bataille du Piave : comme il lui manquait une jambe, il marchait lui aussi appuyé sur une canne. Un fils de ce Galbiati, qui s'appelait Giordano et qui finissait son droit, fréquentait en ce moment l'école des élèves officiers chasseurs

alpins : si la guerre éclatait, pensa Ambrogio, Giordano aussi se trouverait tout de suite dedans jusqu'au cou.

Passèrent encore quelques retardataires et, le dernier, Carlaccio. Celui-ci, d'âge indéfinissable, avait été autrefois l'homme le plus fort du village : aucun obstacle ne lui résistait à l'époque où il exerçait son métier de charron. Malheureusement, au cours d'un travail de terrassement, il avait voulu se mesurer avec une pierre énorme qui ne voulait pas se laisser culbuter : « C'est toi ou c'est moi », avait-il proclamé, l'entourant de ses bras sous le regard admiratif de l'assistance. Hélas, c'était lui qui avait cédé, ou plutôt sa colonne vertébrale. Depuis lors il promenait une énorme échine comme si tout son corps était rentré en avant, tandis que ses bras pendaient vers l'arrière. Carlaccio salua les deux garçons avec son éternel sourire mélancolique qui signifiait : « Voyez-vous comme le destin est injuste ? » Les deux amis lui répondirent avec sympathie.

Lui passé, la place demeura vide. Seules les hirondelles continuaient à la traverser en volant.

5

Tout à coup, d'une rue qui débouchait sur la place, à quelques mètres de la rue Manzoni, se fit entendre la voix d'Igino alternant avec celle d'un autre conscrit surnommé Châtaigne. Aussitôt, Ambrogio et Stefano allèrent à leur rencontre. C'étaient bien eux, Igino et Châtaigne ! Ils s'avançaient en parlant fort, comme souvent, quand ils sont en public, font les Italiens, naturellement enclins à s'exhiber, à se donner en spectacle. Et ces deux-là ce soir-là encore plus, parce que, d'une certaine façon, ils étaient effectivement acteurs. Les précédant de quelques pas, le frère d'Igino, âgé de neuf ans, les escortait, se retournant à chaque pas pour les

solliciter, à la façon dont il avait vu faire les femmes quand elles allaient récupérer leurs maris éméchés à l'auberge.

Bien avant de les rejoindre, Ambrogio les salua d'un « quelle foire, mais quelle foire ! », à quoi Châtaigne s'arrêta et, levant sa grosse tête, écarta les bras en récitant le leitmotiv d'une chansonnette de conscrit : « *C'est la 21 qui s'en va* » ; puis, comme s'il avait dit on ne sait quel trait d'esprit, il éclata d'un rire irrépressible. Artisan de profession, il était blond, rose et joufflu. Igino, ouvrier, avait en revanche le visage allongé et les cheveux sombres, peignés en arrière et tout hérissés ; il souriait, de son habituel sourire qui semblait toujours un peu forcé, même quand il ne l'était pas, comme en ce moment.

– Salut, dit Ambrogio quand ils furent à une distance convenable – et, leur tendant la main : Où étiez-vous ? Peut-être à l'auberge de la Pasqualetta ?

– Tout juste, répondirent-ils.

Le frère d'Igino expliqua :

– Je les ai trouvés là. Ils étaient avec les autres conscrits.

– Avec les autres conscrits ? fit Ambrogio, surpris. Mais alors...

– Non, pas tous, dit Igino. On s'est trouvés là quatre ou cinq, comme ça, par hasard, rien de préparé. Eh bien, pourquoi ne venez-vous pas vous aussi ?

– Moi, je suis venu justement pour ça, déclara Châtaigne, pour vous emmener vous aussi à l'auberge, morts ou vifs – et se tournant vers Stefano avant qu'il n'ouvrît la bouche : Toi, ne dis pas non.

– Bien sûr que je dis non, s'exclama Stefano. Moi, ce soir, je n'en suis pas, je suis du second semestre, vous le savez.

Il pensait en réalité que le lendemain il devrait se lever tôt pour le travail.

Châtaigne le savait très bien, et il lui répliqua :

– Quel semestre? Mais quel semestre? Toi demain matin à cinq heures (*a cinch ur* – le dialecte de Nomana est à peu près le même que le dialecte milanais) tu dois traire les vaches. Dis-le que c'est pour ça.

– Oui, admit alors Stefano, c'est pour ça.

– Sale bête! le réprimanda Châtaigne, haussant de nouveau la voix, comme s'il l'avait surpris à Dieu sait quel manquement. Après quoi il se mit à rire de cet autre trait d'esprit.

– On a déjà pas mal bu, hein! se borna à constater Stefano.

– Alors, demanda Igino à Ambrogio, tu y viens ou pas, chez la Pasqualetta?

Bien que tenté (c'était beau à cet âge-là de se retrouver ensemble, avec l'espoir et l'attente que chacun portait en soi!), Ambrogio ne pouvait décemment pas planter là Stefano après l'avoir fait venir au village.

– Non, répondit-il donc. Aujourd'hui, je suis déjà assez fatigué et je n'ai pas envie de veiller. Je voulais seulement te demander quelque chose: à quelle heure devez-vous vous présenter au district demain?

Au lieu de répondre, Igino lui demanda:

– Mais toi... comment se fait-il que cette année tu sois rentré en avance?

Ambrogio le lui expliqua.

– Alors si c'est comme ça, la guerre, personne n'y coupera, murmura l'autre, préoccupé.

– Penses-tu, fit Ambrogio. Bon, je ne veux pas vous faire perdre de temps, dis-moi seulement...

– Du temps, nous en avons d'avance, affirma Igino. Venez, allons nous asseoir au moins un moment chez moi.

Ils s'y rendirent, à pas lents.

Dans la maison il n'y avait personne. La mère – dans ce village de *paolotti*, c'est-à-dire de catholiques pratiquants – était, nul besoin de le dire, à la cérémonie de l'église.

– Mon père, lui, est de service en bas¹, à Beolco, expliqua Igino en allumant la lumière.

– Ah bon, il y a des équipes de nuit, maintenant, à Beolco? s'enquit Ambrogio.

– Oui, à l'usine oui, répondit Stefano à la place d'Igino.

– Ça ne serait pas aussi à cause de la guerre? interrogea tout à coup Igino qui, comme son père, travaillait à l'usine.

– Quelle guerre? protesta Châtaigne. À l'usine, vous faites des engrenages et des chaînes pour les bicyclettes.

– Et les bicyclettes des bersagliers? Qu'est-ce que tu en fais de celles-là? lui répliqua Igino à demi sérieux – il se tourna vers les deux autres avec son sourire mitigé et, d'un signe de tête, désigna Stefano qui, au recrutement, avait été assigné au corps des bersagliers: Les bersagliers, qu'est-ce que tu en fais? Allez, va, asseyons-nous un moment, conclut-il.

Les autres s'exécutèrent, prenant place autour d'une table recouverte d'un tapis de peluche synthétique aux tons changeants rouges et bleus. Bas sur la table pendait une lampe à abat-jour rond en tôle émaillée, avec, au-dessus, une poulie à boule qui en réglait la hauteur. Igino se dirigea vers le buffet, en ouvrit les portes vitrées, prit un plateau de tôle jaune, une bouteille d'amer Braulio et quatre petits verres.

– Toi, va jouer dehors, dit-il à son petit frère de neuf ans qui suivait l'opération avec apparemment plus d'intérêt que les autres.

1. Dans cette région de collines, le discours en dialecte introduit souvent les expressions « en haut » et « en bas » (*NdT*).

Oubliant la sagesse qu'il avait montrée jusque-là, celui-ci se mit à protester. Alors Igino, désapprouvant de la tête, ajouta un cinquième verre sur le plateau, et porta le tout sur la table.

Pour ne pas paraître pingre, il remplit les petits verres jusqu'au bord ; Ambrogio le remarqua, et les autres peut-être aussi, mais pour eux un tel comportement était prévisible : ils auraient même été étonnés que les choses se passent selon un rituel différent. Tout du reste était prévu et évident là-dedans : les meubles d'aspect vaguement moderne mais presque misérables, les deux images sur les murs représentant la sainte Famille et un cerf à la source, le poêle à bois qui, en l'absence de la traditionnelle cheminée, servait autant pour cuisiner que pour se chauffer. Il s'agissait en somme d'une très quelconque maison d'ouvriers. De façon moins prévisible peut-être se trouvait, sur l'étagère du petit buffet, une statuette Liberty de femme, débraillée et mal bâtie, qui portait sur ses bras levés une coupe à fruits.

Quand il eut fini de verser le bitter (pour l'enfant, moitié dose), Igino leva son verre.

– Tchîn-tchîn, proposâ-t-il.

– Tchîn-tchîn, firent les autres.

– Que le danger de guerre s'éloigne, souhaita Ambrogio, vraiment original, mais c'était quand même bien ce que les autres attendaient de lui.

Ils burent à petites gorgées, pensifs.

– Et si, au contraire... s'il ne s'éloignait pas ? Si la guerre éclatait pour de bon ? dit tout à coup Stefano.

– Alors qui sait ce que nous verrons ? Personne ne peut savoir comment ça finira, dit Ambrogio.

Ces temps-ci, il avait entendu plus d'une fois rappeler que, vingt-cinq ans plus tôt, la « Grande Guerre » avait été déclarée dans la certitude qu'elle serait vite terminée, et en revanche...

Le seul à rire était l'enfant.

– Je vais vous dire la vérité. Moi, si la guerre arrive, je serai content, déclara-t-il.

Ses yeux brillaient.

– Toi, va jouer dehors, lui répéta Igino.

Boudant un peu, il termina sa demi-ration de bitter, puis s'éclipsa, perplexe quant à la pusillanimité des grands.

Igino, toutefois, n'était pas lui non plus d'accord avec Ambrogio.

– Aujourd'hui, ce n'est pas comme l'an dernier où l'on ne pouvait pas savoir qui serait le vainqueur, lui fit-il observer. Maintenant, les Français et les Anglais se font battre et fuient d'un peu partout. Si nous entrons en guerre nous aussi, la victoire est certaine.

– Hum – Ambrogio fit avec la tête un signe de dénégation. Pour ces choses-là on ne peut jamais être certain, dit-il, confirmant sa position.

– Eh ! l'approuva cordialement Stefano qui se souvenait des avertissements paternels.

– Non, insista Igino, avec une inattendue pointe d'acrimonie. Maintenant, mes amis, la coupe est pleine. Cette fois, c'est l'heure de vérité. L'Angleterre et la France doivent céder du terrain. Ils ne peuvent pas continuer à tout garder pour eux et nous priver d'un minimum de... de...

Ambrogio le regarda, surpris.

Châtaigne s'en aperçut.

– N'est-ce pas qu'il parle comme Alfeo aux réunions de la préparation militaire ? dit-il en clignant de l'œil, puis il se mit à rire de cette autre plaisanterie, hochant la tête avec satisfaction. (Alfeo, sous-officier en congé, était l'un des rares dans le village à croire au fascisme. À dire vrai, il y croyait avec une moitié de sa tête, l'autre moitié se ressentant de l'opinion dominante à Nomana et un peu partout en Brianza, selon laquelle le fascisme était quelque chose de tout simplement

étranger : un phénomène dont les motivations, les développements et l'issue se trouvaient ailleurs, hors d'ici.)

Sans faire attention à Châtaigne, Igino continuait à fixer les deux autres, en particulier Ambrogio, comme s'il le mettait au défi de répliquer.

– Mais, Igino... tu serais du côté des Allemands ? fit Ambrogio plutôt déconcerté. Avec les nazis ?

– Ça, ça m'est égal, dit Igino. Ce qui m'importe... eh bien, je vous l'ai déjà dit.

– Mais pourquoi on ne le nomme pas secrétaire du parti fasciste, celui-là ? continua à plaisanter Châtaigne.

– Dis-moi, qu'est-ce qui t'attire ? voulut savoir Ambrogio. Dis-moi la vérité : c'est l'esprit d'aventure, le désir de te mettre toi aussi à l'épreuve ? Je te le demande parce que moi aussi, à certains moments, je ressens ça.

Igino le regarda, perplexe.

– Non. L'aventure ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

– L'esprit d'aventure, le goût du risque, en somme.

– Non, Ambrogio, mais non ! Simplement, c'est comme je le dis : que les nations riches cette fois doivent céder, parce que le moment est venu.

– Mais s'allier avec les nazis...

– Avec n'importe qui, même avec le diable, s'il n'y a pas d'autre moyen.

– Ça alors ! s'exclama Ambrogio, regardant les deux autres.

– Eh bien, écoutez, il est inutile de discuter, fit avec beaucoup de bon sens Stefano. De toute façon, nous ne pouvons décider de rien.

Sur ce point Igino fut d'accord.

– Encore un peu de bitter ? proposa-t-il.

Châtaigne tendit son verre.

– J'ai soif, dit-il.

– Alors, il faut du vin, observa son hôte en se levant.

– Non, attends, objecta Ambrogio. C’est mieux que vous deux retourniez chez Pasqualetta, les autres doivent vous attendre. Nous nous sommes vus et salués, pour ce soir ça suffit.

– D’accord, mais on peut boire au moins un verre, dit Igino.

Il alla vers le buffet, en sortit une bouteille de vin déjà entamée et quatre verres. D’un geste du coude il rajusta le battant vitré derrière lequel était fixée une vieille photo représentant le groupe écolier de la deuxième année à l’école primaire. En revenant vers la table, Igino la désigna de la tête aux autres.

– Si au lieu d’un semestre la levée avait concerné la classe entière, nous aurions pu organiser une réunion d’adieu aux filles.

Les autres approuvèrent en souriant ; Ambrogio, se levant, s’approcha de la photo qu’il se rappelait bien. Il avança la tête pour mieux la voir.

– Regarde-les, Paolina avec ses boucles, Olga, Teresa Conti. Et Stellina... pauvre Stellina.

– Elle est restée naine, murmura Igino.

Ambrogio opina.

– On ne s’en rendait pas compte, alors. Elle nous paraissait seulement un peu plus petite que les autres. Elle non plus n’avait pas compris à ce moment-là.

– Oui, dit Stefano. Après, pourtant, elle n’a plus grandi, elle est restée comme elle était, ou à peu près.

Face à cela, Châtaigne lui-même secoua pensivement sa grosse tête.

– Elle aussi a eu droit aux volées que nous donnions aux filles aux récréations, vous vous rappelez ? Pour leur faire voir que nous étions plus forts qu’elles, dit Ambrogio. Quelles brutes nous étions, quand on y pense.

– Bah, fit Igino en versant à boire, c’était seulement des taloches d’enfants de huit ans.

– Mais à elles, aux filles, ça leur faisait mal, répliqua Ambrogio. Même que de temps en temps il y en avait une qui se mettait à pleurer, tu ne t’en souviens pas ?

– Surtout Iole, c’est vrai, rappela Igino. Mais elle se révoltait aussi !

– Où est-elle, je ne la vois pas ? – à la maigre lumière de la petite lampe Ambrogio la chercha sur la photo et finit par la reconnaître : Ah, la voilà ici.

C’était une toute petite fille en tablier noir, les bras croisés comme les autres, mais plus blonde, la seule d’un blond vraiment doré ; elle avait des traits singulièrement vifs, très intelligents.

– Quelle triste fin, la pauvre ! murmura Stefano.

– Elle est toujours... absente ? s’informa Ambrogio.

– Oui, bien sûr, dit Stefano. Qui sait si elle sortira jamais de l’asile.

– La même fin que sa sœur aînée, observa Igino.

Ambrogio revint vers la table, Igino poussa devant lui un verre plein.

– Même sans guerre, que de choses tragiques dans la vie, dit Ambrogio en prenant le verre.

– À ce que dit mon père, la guerre c’est encore pire, c’est sans comparaison pire, dit Stefano. Quelque chose qu’on ne peut même pas imaginer. Et s’il le dit lui, ajouta-t-il, on peut le croire.

Les quatre camarades se regardèrent. Au fond, tout cela était neuf pour eux. Au bout d’un moment, Igino dit :

– Eh bien, nous, si nous devons retourner chez Pasqualetta, il serait temps de se décider.

Après avoir rapidement vidé leurs verres, ils se levèrent tous les quatre et se dirigèrent vers la porte.

– Vous deux, si vous voulez, je vous accompagne demain au bureau militaire en voiture, dit au dernier moment Ambrogio.

C'est de ça que je voulais vous parler. Comme il y aura encore une place, on pourrait peut-être prévenir Pierello. Il est en bas, chez Pasqualetta?

– Non, répondit Igino.

– Bon, ça ne fait rien ; je le prévenirai, moi, dit Châtaigne, qui, comme Pierello, habitait le hameau de Lodosa.

– D'accord. À quelle heure on se retrouve ici ? demanda Ambrogio.

– Tu tiens vraiment à nous accompagner ? dit Igino tout en ouvrant la porte.

7

Le lendemain, après avoir obtenu la permission de son père, Ambrogio arriva chez Igino en auto en début d'après-midi. Selon le programme, il devait ensuite passer avec son ami à Lodosa pour prendre Châtaigne et Pierello, mais ce ne fut pas la peine parce qu'ils étaient déjà là qui attendaient.

Châtaigne, un air vaguement inquiet sur sa large face rose, portait sous le bras un paquet attaché avec une ficelle. Pierello – qui venait de se débarrasser, en le posant sur une chaise, de son propre paquet – était un garçon d'aspect tout à la fois solide et doux, qui avait une tête ronde, des cheveux et des yeux brun clair. Il salua Ambrogio d'un sourire engageant.

– Si tu me veux, je suis là moi aussi (*se te me vöret sun chi an' mi*), déclara-t-il, comme s'il n'avait pas été invité et, en réponse à la tape cordiale de son ami, il écarta les bras, et leva les yeux au ciel, exactement comme Ambrogio s'y attendait. Pierello avait en effet cette singulière habitude : il écartait les bras à tout bout de champ et parfois sans raison, et il levait les yeux au ciel, dans l'attitude de quelqu'un qui s'en remet au destin.

Igino aussi était prêt : sa petite valise de fibre attendait près

de la porte, verticale sur le sol. Pressé de partir, il se tourna vers sa mère pour prendre congé, mais celle-ci protesta.

– Pourquoi cette hâte, Igino ? dit-elle. Quelqu'un est à vos trousseaux ou quoi ? Attends un moment, allez.

Elle se dirigea vers le buffet, en sortit un petit verre pour Ambrogio, le mit sur le plateau de tôle qui se trouvait sur la table avec la bouteille et quelques verres qui venaient de servir.

– Un peu de bitter, Ambrogio ? Tu veux que je te serve ?

– Allons, maman, je t'en prie, ne nous fais pas perdre davantage de temps, grommela Igino.

– Oui, merci, répondit au contraire Ambrogio – et, à Igino : Pourquoi es-tu si pressé ? Tu ne vas pas à la noce, que je sache !

– Si justement, à la noce... bougonna Châtaigne.

La mère versa la liqueur, remplissant avec soin le petit verre à ras bord. Puis elle se mit à l'écart et timidement sourit à son fils.

Mais Igino en avait assez. Avec un soupir d'impatience, il versa ce qui restait de bitter – deux demi-rations – dans les verres de Châtaigne et de Pierello, puis il empoigna sa valise et s'approcha de sa mère.

– Dis au revoir au père, lui dit-il. Et quant à toi, tâche de ne pas te tourmenter sans raison : nous ne sommes pas encore en guerre. Tu entends ? Nous n'y sommes pas et nous n'y serons peut-être jamais. Allez, au revoir, conclut-il.

Et comme sa mère ne se résignait pas à lui tendre la main, il lui serra le poignet, se détourna et sortit de la maison.

La femme, alors, se couvrit le visage de ses mains et commença à pleurer silencieusement. Les autres, leur bitter englouti, la saluèrent embarrassés, sauf Châtaigne, qui, avec la louable intention de sauver la situation de façon spirituelle, entonna un couplet qui lui était venu en tête à l'instant :

*Pleureront, pleureront ces cailloux
Et les filles de cette rue,
C'est la 21^e qui s'en va...*

Il fut tout de suite évident que ces paroles étaient déplacées. Châtaigne lui-même s'en aperçut, et, pour tenter de corriger l'effet produit, il exécuta en sortant de la maison une sorte de pirouette; bref, il fit le clown. Ambrogio, avec indulgence, secoua la tête. Pierello, se retournant vers la femme, agita les doigts de la main droite devant son front pour signifier que celui-ci était un peu fou, puis, les yeux levés au ciel, il écarta les bras à sa façon.

Les trois conscrits s'installèrent dans l'auto, chacun avec son paquet sur les genoux. La mère les avait suivis sur la route et les regardait, la main appuyée sur sa bouche. Ambrogio mit tout de suite en marche et, en partie par l'émotion, en partie par maladresse (il n'avait son permis que depuis un an), démarra dans une embardée.

Ils coupèrent par le village. Trois mille cinq cents habitants : ce n'était pas un grand village ; les maisons, en général à deux ou trois étages, plutôt difformes, avaient été construites à des époques différentes autour et à l'intérieur d'un noyau plus ancien et plus uniforme. Ce noyau – qui, d'une certaine façon, caractérisait encore l'ensemble – comprenait quelques cours anciennes ou résidus de cours, avec des arcades formées de colonnes en briques et des coursives en bois. Occupées maintenant par des ouvriers et non plus, comme à l'origine, par des paysans, restaurées de diverses manières, elles avaient un aspect moitié campagnard et moitié banlieusard. Les garçons remarquèrent sur les murs quelques inscriptions fraîches à la chaux (elles avaient été tracées pendant la nuit) : «Vive la 21^e classe de fer» ou bien «Si s'en va la 21, de douleur toutes les femmes se feront sœurs», et ainsi de suite. Ils

les connaissaient déjà et se bornèrent à se les montrer avec un demi-sourire.

Comme ils passaient devant la plus grande cour du pays, la seule qui était restée paysanne, Ambrogio jeta un coup d'œil à l'intérieur, par l'entrée en arc brisé surmontée du sigle «A. D. 1777». Il aperçut, d'un côté, des charrettes agricoles pleines d'herbe, stationnées de différentes façons. Du côté opposé, en revanche, se trouvaient des femmes assises sur des chaises, qui reprisaient et bavardaient. Entre les femmes et les charrettes courait une petite bande d'enfants, et, à peu près à la même hauteur, mais à tire d'aile, une nuée d'hirondelles.

– Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais dans la cour de Sansone, dit-il en la leur indiquant de la tête et en rompant le silence, il y a toujours des hirondelles.

– Même l'hiver? demanda Châtaigne, recommençant à faire de l'esprit.

Les deux autres, qui, comme lui d'ailleurs, se sentaient le cœur serré de quitter pour la première fois leur village natal, sourirent par complaisance.

– Je voulais dire, poursuivit Ambrogio se tournant en riant vers Châtaigne, qu'alors qu'il y a tant d'endroits où les hirondelles ne font pas leurs nids, quand parfois même les gens le voudraient, ici, dans cette cour, elles les font chaque année en grand nombre.

– Ben, c'est sans doute à cause des moucheron, tenta d'expliquer Igino, intéressé à moitié. Avec ces tas de fumier...

– Chez moi, quelquefois, elles les font sous le petit porche où l'on entrepose le bois, continua Ambrogio, mais pas tous les ans, et même assez rarement.

– Pardi! dit Igino, ton frère leur attache des rubans aux pattes, alors tu parles...

– Quoi? Des rubans aux pattes des hirondelles? fit Pierello intrigué.

Ambrogio acquiesça.

– C'est Pino. Une fois il les a pris dans leur nid, les parents et les petits, et il les a marqués pour savoir si ce seraient les mêmes qui reviendraient l'année d'après. Il leur a mis deux centimètres de ruban rouge à chacune.

– Et alors? demanda Châtaigne, lui aussi intrigué. Les hirondelles sont revenues ou non?

– Tu parles. Pendant deux ans on n'en a plus vu une seule dans le dépôt à bois, ni de cette famille, ni d'une autre.

Ils approuvèrent tous, en souriant.

En parcourant la rue Santa Caterina qui sortait du village vers le sud, ils passèrent devant les Dragons, la villa de la vieille Mme Eleonora, celle-là même qui était toujours vêtue de noir pailleté et que Stefano et Ambrogio avaient vue sur la place la veille au soir. Sur la façade XIX^e siècle de l'édifice – serré entre deux anciennes cours de ferme – s'alignaient huit médaillons d'une pierre de grain fin, semblable à du grès, avec les profils et les noms des plus illustres Milanais du siècle passé; quant au portail, il était, comme toujours, fermé.

Ce détail permit à Ambrogio de poursuivre la conversation.

– Moi, ce portail, je ne l'ai jamais vu ouvert, dit-il en l'indiquant de la tête; jamais. Et vous?

– Moi non plus, lui répondit Igino. Il paraît qu'on ne l'ouvre qu'une fois par an pour faire entrer les charrettes de bois de chauffage.

– C'est exact. Mais autrefois ce n'était pas comme ça, dit Pierello. Quand j'étais petit, ma grand-mère racontait que de son temps les voitures entraient et sortaient sans arrêt par ce portail, parce qu'en ce temps-là, aux Dragons, c'était toujours la fête. Pauvre femme! Elle nous racontait ces choses

comme on raconte des sornettes (en lombard, on utilise le mot « sornettes » pour désigner les contes de fées).

– Bof. Dans le temps, grommela Igino avec désapprobation, les gens avaient une vie encore plus dure que maintenant. Si les paysans ne leur obéissaient pas, les patrons étaient capables de les frapper.

Ces mots rompirent l'enchantement qu'avaient amorcé ceux de Pierello. Ambrogio considéra du coin de l'œil Igino qui était assis à côté de lui. Comme toujours, il avait les traits tirés et les cheveux hérissés. « Il est de mauvaise humeur parce qu'il part à l'armée, pensa-t-il, mais l'art de dire des choses désagréables il l'a toujours eu, même petit. » De toute façon, il était fait comme ça, il fallait le prendre ou le laisser, et lui n'était pas disposé à le laisser. Parmi ses anciens camarades d'école, Igino était son plus proche voisin et donc celui avec lequel, sans doute, il avait le plus joué quand il était petit.

– Ceux-là de toute façon, ne manqua-t-il pas de lui préciser, n'étaient pas des propriétaires terriens. Mme Eleonora était chanteuse quand elle était jeune – il se tourna vers les autres : Vous le saviez, non ?

Seul Pierello était au courant.

– Par la suite, continua Ambrogio, une fois mariée, son mari, qui était milanais comme elle, n'a plus voulu qu'elle chante : à cause des admirateurs, bien sûr...

– Oui, c'est vrai, approuva Pierello, ma grand-mère disait ça aussi. Il faut croire qu'ils devaient bien s'aimer tous les deux, puisqu'elle a accepté.

– Mais c'est aussi comme ça qu'ils ont renoncé à pas mal d'argent, fit remarquer Igino, frottant l'un sur l'autre l'index et le pouce de sa main droite. Et à cause de quoi ? De la jalousie. Bah !

Et de nouveau il désapprouva de la tête.

– Puis, continua Ambrogio, le mari est mort, et par la

suite elle a perdu aussi un fils à la guerre. Son seul fils, pauvre femme.

– Il était officier, non ? dit Pierello.

Ambrogio acquiesça.

– Oui, sous-lieutenant de cavalerie, je crois. Il avait à peu près vingt ans quand il est mort.

Il fit une pause, mais ce n'était pas parce qu'il était troublé par cette mort. Vingt ans serait bientôt leur âge, mais cet épisode était tellement lointain... Ambrogio était en train de se poser des questions d'un tout autre ordre.

– Il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre, dit-il. C'est où la vieille peut bien trouver ces étranges vêtements qu'elle porte. Plus aucune couturière ni usine ne fabrique de tels vêtements. Où peut-elle bien les dénicher ?

Cependant la noble villa au nom martial de Dragons était restée loin derrière. Comme la rue Santa Caterina, après un virage en épingle à cheveux, descendait vers la vallée, les quatre garçons, en regardant à gauche, auraient pu voir le vieux jardin s'étagant parmi les champs. Qui sait si la vieille dame, dont la vie avait été brisée deux fois, se promenait jamais dans ce jardin solitaire. Pas un seul d'entre eux pourtant ne se posait la question. Ils étaient tous très jeunes : pour eux, Mme Eleonora et son histoire douloureuse constituaient une composante du paysage, comme si elles avaient toujours existé, comme les vieilles maisons, ou même les montagnes qui fermaient l'horizon de l'autre côté de Nomana.

8

La route continuait à descendre, non plus caillouteuse comme dans le village, mais couverte d'asphalte et tellement lisse qu'il vous prenait l'envie de courir rien qu'à la regarder. Ambrogio força l'allure et, rejoignant peu après

la départementale, accéléra encore. La route, toute en montées et descentes, traversait un paysage de collines verdoyantes intensivement cultivées, riches d'arbres, surtout de mûriers.

À présent, la Millecento allait vraiment bon train. Quel dommage, pensait confusément le garçon, que notre destination soit le district militaire. Comme c'eût été agréable s'il s'était agi d'une promenade sans but, comme il en avait fait l'été précédent pour s'entraîner à conduire. En dépit de sa bonne volonté, il ne parvenait pas à s'imprégner réellement de l'état d'âme des autres ; du reste – il essayait de se convaincre – on n'était pas en guerre, et on n'y serait peut-être jamais. En tout cas (cela au moins, il fallait l'espérer fortement) pas au cours de ces vacances... Car aujourd'hui – il ne fallait pas l'oublier – c'était son premier jour de vacances, des vacances différentes de toutes les autres, au bout desquelles l'attendait non plus le collège mais l'université, autrement dit de nouvelles expériences. Il remuait ces pensées confusément, sans pour autant cesser d'être attentif à la conduite, prêt à intervenir sur le volant ou sur le frein.

L'état d'esprit de ses trois compagnons était évidemment très différent ; en eux prévalait un fond d'incertitude et d'anxiété, assez bien dissimulé chez Igino, un peu moins chez Châtaigne et encore moins sur le visage doux de l'ouvrier des forges Pierello. Ce dernier, pour faire quelque chose, arrangeait de temps en temps sur ses genoux son paquet de vêtements attaché avec une ficelle. La vie militaire, le service ! Tous les trois en avaient entendu parler depuis l'enfance en termes déplaisants, sauf parfois en relation avec quelque plaisanterie peu compréhensible (où les personnes visées, si ça se trouvait, étaient précisément les recrues). Et quand il était relié à la guerre, le service était rappelé par les plus vieux comme quelque chose d'indiciblement tragique... D'accord, on n'était pas en guerre, du moins on n'y était pas encore

(diable, ça oui, c'était une bonne chose!). Restait quand même que chacun d'entre eux allait se retrouver, dans peu de temps et sans grade aucun, à la merci du premier venu en ayant un; qui plus est, pour la première fois de sa vie, hors de son milieu natal, dans un monde inconnu.

Laissant sur la droite le hameau Raperio de Nomana, la route descendait vers une large dépression recouverte de bois touffus où courait le Lambro et, après avoir franchi le fleuve sur un long pont en ciment armé à deux seules arches imposantes, regagnait le niveau de la plaine. De là, celle-ci s'étendait – et les quatre garçons le savaient – sur des kilomètres et des kilomètres, bien au-delà de Monza et de Milan, jusqu'à la chaîne des Apennins, si lointaine qu'on ne pouvait l'apercevoir de Nomana que par temps clair.

L'un après l'autre, les villages de la plaine de Brianza – en partant d'Incastigo, situé tout de suite après le pont – défilèrent un à un, avec leurs maisons anciennes ou nouvelles et leurs verts jardins, et avec leurs très nombreuses usines, petites ou moyennes. La campagne les cernait et leur envoyait des ondées d'herbe comme si elle voulait endiguer et recouvrir les blessures infligées au beau paysage.

Un peu avant Monza où avait commencé le mur du parc royal (celui, pour le situer, où ont lieu les courses automobiles), la route devint plus large et se transforma en une avenue ombragée par deux files ininterrompues d'énormes platanes, puis elle longea pendant un ou deux kilomètres le mur du parc pour finalement passer devant la grande villa des vice-rois autrichiens. Tout de suite après apparurent les rues de la ville parcourues par de petits autobus pimpants, différents de ceux de Milan. Un peu plus loin ils retrouvèrent le Lambro, qui, limpide sous le grand pont d'Incastigo avec ses longues algues vert émeraude inclinées dans le sens du courant, était ici d'une couleur sale et paraissait

de plomb. Ils le suivirent jusqu'au petit bâtiment du district militaire, situé sur l'autre rive du fleuve et relié à leur route par une anguleuse passerelle de fer. C'est à cette hauteur qu'Ambrogio stoppa et arrêta le moteur. Ils descendirent tous les quatre.

Des garçons de leur âge formaient des groupes sur les trottoirs. Certains arpentaient la passerelle, d'autres étaient rassemblés dans la cour du bâtiment. Tous avaient une petite valise à la main ou un paquet sous le bras.

– Quel boucan, mais quel boucan ! grommela Igino, déjà de mauvaise humeur – puis il se tourna vers Ambrogio : Eh bien, merci, et salut.

Il montrait la même hâte qu'à Nomana quand il avait pris congé de sa mère.

– Attends, lui dit Ambrogio que cette hâte même retenait. J'ai aperçu un bar sur la route. Vu que moi je ne pars pas, faut que je vous paye à boire, non ?

– Laisse tomber, fit Igino, en souriant d'un air contraint.

– Oui, ça vaut mieux, laisse tomber, renchérit Pierello qui préférait lui aussi ne pas attendre davantage.

Châtaigne, à dire vrai, aurait bien accepté l'offre, mais, devant le refus des deux autres, il ne voulut pas avoir l'air d'un soiffard et s'abstint d'intervenir.

– Non, un moment, écoutez, insistait malgré tout Ambrogio.

Mais il fut interrompu par un appel à voix haute et désagréable qui venait de la passerelle. Un gradé, flanqué d'un soldat, la traversait vers la route ; le gradé s'était mis à brailler :

– En avant, en avant, bande d'empotés. Qu'est-ce que vous faites là ? Vous vous tripotez ou quoi ? Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'on a du temps à perdre ? Ou que peut-être le train va vous attendre ?

– Sale planqué, lui répliqua à voix basse Igino qui,

pourtant, avait un instant plus tôt blâmé le désordre des recrues. C'est sûr que, vous, les planqués des districts, vous avez du temps à perdre. Qu'est-ce que vous avez d'autre ?

Ambrogio lui-même regarda avec irritation le braillard : « Si je deviens un jour officier, se promit-il, le premier qui se permettra de me parler de cette façon crasse, je lui en ôterai l'envie. La peau du dos, je lui ôterai ! » Il se tourna vers ses compagnons et sourit.

– À ce qu'il semble, la vie militaire a commencé, dit-il.

Igino lui serra la main et, se joignant à d'autres, s'engagea sur la passerelle. Châtaigne riait parce que dans sa caboche en forme de marmite avait germé une idée qui l'amusait. Avant de s'engager à son tour sur la passerelle, il se tourna vers la route et cria :

– Entrez, messieurs, entrez, plus il y aura de monde, plus il y aura de bêtes !

Les recrues qui étaient près de lui eurent un sourire condescendant pour cette plaisanterie usée et archiconnue. Le gradé le dévisagea d'abord hargneusement, puis ricana à son tour d'un air fauteur : signe que – comme d'ailleurs ses allusions sexuelles le laissaient présager – il était facile à contenter. Pierello, les mains dans le dos de Châtaigne, le poussa vers la passerelle, tandis que l'autre faisait des mimiques de clown. Tournant la tête vers Ambrogio, Piero le salua d'un clin d'œil et leva même un instant les yeux au ciel, pour signifier l'inconscience de son compagnon.

Les deux militaires regroupèrent toutes les recrues présentes et les firent entrer dans la cour de la caserne. Ambrogio (que pendant un moment les deux hommes avaient tenté de faire se joindre aux autres) demeura seul sur la route.

Il alluma une cigarette.

Que faire ? Rester là en attendant que ses trois camarades ressortent et aillent prendre le train ? Ils connaîtraient alors leur destination et sauraient s'ils étaient affectés ou non au même régiment. Mais il allait sans doute lui falloir attendre des heures.

Le Lambro roulait ses eaux couleur de plomb par-delà le parapet de la route. « Comme il est sale », pensa Ambrogio, et il y jeta l'allumette éteinte qu'il avait gardée entre ses doigts. Il la vit se poser légèrement sur la surface et commencer tout de suite à dériver vers l'embouchure. « Comme ça, je contribue moi aussi à salir l'eau, se dit-il. Pauvres poissons. » Parce que, même si l'eau était sale, il y avait des poissons là-dedans, et d'ailleurs, un peu plus en aval, là où le fleuve, par une courbe artificielle, passait sous le pont du chemin de fer de Nomana, se trouvaient à coup sûr ces pêcheurs amateurs (en général de vieux retraités) qui occupaient leur temps (le peu de temps qu'il leur restait) courbés sur leur ligne. Chaque fois ou presque qu'il passait en train, Ambrogio les apercevait.

Il soupira involontairement. Alors que faire ?

De la cour du district lui parvinrent quelques voix de commandement puis, tout à coup, un piétinement accompagné d'un son métallique assourdi : une trentaine de conscrits, en file à peu près ordonnée, s'engageaient sur la passerelle et se dirigeaient vers la route. Ils portaient tous une couverture sur l'épaule et une gamelle à la main, et c'était de ces gamelles que provenait le léger tintement métallique. Un seul militaire en uniforme suivait le groupe.

Ambrogio attendit que la tête du détachement ait rejoint la route, puis il se mit à côté d'une des premières recrues, un rouquin qui avait la figure sérieuse des ouvriers.

- Dis-moi, où allez-vous ? lui demanda-t-il en dialecte.
- Mantoue, infanterie, lui répondit l'autre en continuant d'avancer.
- Vous faisiez partie de ceux qui sont entrés dans le district tout à l'heure ? demanda encore le jeune homme. Je veux dire, il y a une dizaine de minutes ?
- Non, lui répondit le rouquin – et il prit un air qui signifiait : « Tu parles ! » Nous sommes prêts depuis au moins deux heures. Maintenant, on va au train.
- Salut, lui dit Ambrogio.

L'autre hocha la tête et répondit de la main à son salut. Ambrogio s'arrêta. Les recrues, toutes de sa classe et même de son semestre, s'éloignèrent vers la gare avec leur petit barda, suivies de ce militaire en guise de chien de berger, sur le trottoir qui longeait le Lambro. Il continua à les observer. Tous ces garçons, avec leur encadrement approximatif, lui rappelaient d'autres groupes semblables, des compagnons de collègue allant prendre l'autocar pour quelque partie de football ou de tennis, qui le sac sur l'épaule, qui bras dessus bras dessous, suivis d'un pion ensoutané. Mais ceux-ci, à présent – et c'était là la grande différence –, ne partaient pas jouer au football ou au tennis, ils s'en allaient vers une caserne inconnue où les attendaient des armes alignées dans des entrepôts : fusils, mitrailleuses, mortiers...

Soudain, le jeune homme eut la sensation que quelque chose de nouveau et de solennel, qu'il ne connaissait pas, venait de commencer.

En proie à l'émotion, il jeta sa cigarette dans le Lambro sans en observer cette fois la trajectoire ; puis, absorbé, il traversa la route, monta dans la Millecento et démarra.

Quelques jours plus tard, l'Italie entra en guerre.

C'était le 10 juin 1940. Depuis le matin, la radio avait annoncé – et, tout au long de la journée, de manière insistante et répétée – que dans l'après-midi, à dix-huit heures, le Duce parlerait « aux Italiens et au monde ». Les gens étaient invités à se grouper sur les places, où seraient installés des haut-parleurs et où les fascistes des différentes organisations se réuniraient avec leur encadrement. Les ouvriers eux-mêmes devaient, si possible, se rendre en colonne, depuis leurs usines, sur les lieux de rassemblement.

Au début de l'après-midi, le secrétaire du parti fasciste de Nomana (le sieur Cereda : un brave garçon, un peu craintif de nature, dont le seul titre politique était celui d'ancien combattant) avait appelé à son bureau Gerardo, l'industriel en textiles, père d'Ambrogio.

– Alors, monsieur Riva, vous avez sans doute entendu la radio.

– Oui, j'ai entendu.

– Voilà, je voulais seulement m'en assurer. Ici, à Nomana, il est convenu que nous nous réunirons devant la mairie.

Tandis qu'il parlait, passant, après les premiers mots en italien, au dialecte, il entendait distinctement, dans le téléphone, battre les métiers de l'usine.

– Mais que se passe-t-il, monsieur Cereda ? lui avait demandé Gerardo, lui aussi en dialecte. Ce n'est quand même pas la déclaration de guerre ?

– Je crains bien que si, avait répondu d'une voix franchement préoccupée le secrétaire politique.

Il savait que Riva n'était pas fasciste (personne ou presque – on l'a dit – n'était fasciste à Nomana, pas même lui, le secrétaire du parti). Riva, cependant, avait fondé, alors qu'il était

encore jeune chef technicien, le premier noyau de l'Action catholique du village, et, par la suite, la section du parti populaire : c'était par conséquent un *paolotto* de choc, et le secrétaire politique tremblait de l'entendre se fâcher au téléphone.

Mais Gerardo ne s'était pas fâché, il s'était contenté de dire : « Que Dieu nous ait en Sa sainte garde ! » avec une telle intonation que ses paroles, bien loin de paraître un lieu commun, avaient résonné comme une véritable invocation à Dieu.

– À quelle heure avez-vous décidé de fermer l'usine ? lui avait demandé, après une pause, le secrétaire politique.

– À quelle heure ? Je peux fermer à cinq heures et demie comme d'habitude. Une demi-heure est plus que suffisante pour se rendre sur la place, non ?

– Disons cinq heures, avait alors dit le secrétaire. Fermez à cinq heures – et il avait pris congé en expliquant : Je dois encore téléphoner aux autres usines.

Tandis qu'il reposait le récepteur, Gerardo s'était mis à penser à Manno, son neveu orphelin qu'il avait élevé sous son toit comme son propre fils : en ce moment même, Manno se trouvait à l'école d'officiers. Qu'allait-il advenir de ce garçon ? Et Ambrogio, son aîné, qui avait désormais lui aussi l'âge d'être militaire... Pensif, l'industriel s'était adressé à un employé :

– Faites, s'il vous plaît, le tour des ateliers et prévenez qu'aujourd'hui nous fermons à cinq heures. Et que tous, hommes et femmes, une fois sortis d'ici, doivent se rendre en rang devant la mairie.

– Et ceux qui font des heures supplémentaires ? avait demandé l'employé, un type scrupuleux. Je dois leur dire de revenir ici après la réunion ?

Un instant Gerardo avait hésité : on attachait ici une telle importance au travail que la question ne lui avait pas du tout semblé hors de propos.

– Non, avait-il enfin répondu. Après la réunion, ils auront bien autre chose en tête. Pour aujourd’hui, pas d’heures supplémentaires.



À cinq heures, la sirène de l’usine sonna donc l’arrêt du travail, et pour beaucoup ce signal à une heure insolite sembla différent jusque dans le son, comme mystérieux et de mauvais augure.

Quelques minutes plus tard, Gerardo sortit du bureau avec son petit groupe d’employés. Des entrepôts sortaient aussi les quelque trois cents ouvriers qui étaient – il s’agissait d’une industrie textile – en majeure partie des femmes. Une fois franchi le portail, ils se mirent en route vers la place, Gerardo au milieu des autres. Près de lui marchait son fils Ambrogio. À l’évidence, l’inquiétude était le sentiment commun.

– Cette fois, c’est vraiment la déclaration de guerre, disait quelqu’un.

– Jusqu’à maintenant nous avons réussi à rester en dehors de ça («rester en dehors des ennuis» était l’expression en dialecte), mais à force, eh bien, nous y voilà nous aussi...

Personne ne semblait approuver le pas irrévocable qui allait être franchi ; les hommes d’âge moyen – dont deux mutilés de la guerre précédente – se sentaient désemparés à l’idée qu’il allait falloir s’allier aux Allemands. Comment était-ce possible, après que tant des nôtres étaient morts en les combattant ? Les femmes aussi, en grand nombre, y avaient perdu des membres de leurs familles, et le souvenir en était encore douloureux. Mais comme à Nomana, en pratique, le fascisme n’existait pas – du moins sérieusement –, personne ne songeait à s’en prendre à lui.

Sauf Gerardo : « C’est une responsabilité folle que celle que